

Intervention



Des cinéastes en colère au « Festival des films du monstre »

Gérald Baril

Numéro 13, novembre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57519ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Baril, G. (1981). Des cinéastes en colère au « Festival des films du monstre ». *Intervention*, (13), 45–46.



Photo Luc Vaillière

Dés cinéastes en colère au «Festival des films du monstre»

Manifestation des «cinéastes en colère», jeudi 20 août '81.

Encore une fois cette année, le Festival des Films du Monde de Montréal a réussi à faire courir les foules. Le jeu est simple: Serge Losique (le directeur du Festival) invite quelques «stars» du cinéma et de la presse qui, à leur tour, ameuvent le public. Tout ça semblait parfaitement naturel si ce n'était une note discordante nommée «manifestation», obligeant la presse, dès l'ouverture du Festival, à parler d'une certaine opposition à la mégalomanie de monsieur Losique. Obliger la presse est bien le mot car l'incident fut relaté sans grand enthousiasme de la part des journalistes. Louis-Guy Lemieux du journal *Le Soleil*, reconnu pour ne savoir écrire deux mots sans se commettre en propos sexistes ou anti-progressistes, a quand même étonné en traitant les manifestants de «...grippés chroniques qui manifestent leur impuissance créatrice en portant des pancartes souvent risibles malheureusement, où on ne peut lire, en déchiffrant, qu'un peu de la misère culturelle qui les habite et de la révolte mal digérée contre un système économique et politique trop complexe pour les «têtes heureuses.» (*Le Soleil*, 21/08/81).

Malgré tout, le public aura été averti que tout ne va pas de soi au Festival des Films du Monde et qu'on est en droit de poser certaines questions. Dans la situation actuelle du cinéma au Québec et ailleurs, les «cinéastes en colère» du jeudi 20 août incitaient en questionnant fort justement «à une manifestation contre la 5ième édition du festival des films du monde (de quel monde?).» (Extrait du carton d'invitation distribué par les organisateurs de la manif.)

Le Festival

Un demi-million de dollars provenant des contribuables sur un budget total de \$800,000.00. Des contributions du fédéral, \$300,000.00, de la ville de Montréal, \$50,000.00 et du gouvernement du Québec, environ \$200,000.00. (Ce dernier chiffre varie de \$150,000.00 à \$250,000.00 selon les sources. Cf. David Wimhurst, *The Gazette*, 28/08/81, pp. 1-2). C'est ce dernier cadeau du Ministère des Affaires culturelles, de l'Institut québécois du Cinéma et du Ministère des Affaires intergouvernementales réunis, que plusieurs cinéastes québécois n'ont pas digéré.

50 distributeurs et 27 journalistes étrangers à qui l'organisation du Festival a payé des chambres d'hôtel à \$66.00 la nuit au Hyatt Regency et des billets d'avion pour les faire venir à Montréal. Pendant ce temps Ron Mann, un réalisateur canadien, s'est vu refuser toute aide de la part du Festival pour payer son train de Toronto à Montréal. On lui a répondu qu'il n'est pas dans les habitudes du Festival de subventionner des participants canadiens (cf. David Wimhurst, *op. cit.*).

Des mondanités quotidiennes bien arrosées de scotch dans le meilleur esprit de coterie, entre les critiques les plus en vue, les vedettes les plus courues et les magnats de l'industrie cinématographique. Voilà le portrait de cet événement culturel international.

Le public quant à lui devra se bousculer et payer \$4.25 pour un film en soirée, en plus de payer pour tout le reste.

Et de quels films s'agit-il?

— Très peu de films québécois cette année encore.

— Près de 75% des oeuvres projetées en anglais ou sous-titrées en anglais sans que le Législateur de la loi 101 s'en offusque.

— La majorité des films présentant la réalité comme un cauchemar incontrôlable et sans issue. (C'est vrai que la guerre, la violence faite aux femmes et aux jeunes, la prostitution, la répression, le racisme et le fascisme sont des réalités actuelles, mais il faut être inconscient ou simplement profiteuse pour en faire des objets de fascination.)

Même les critiques des grands quotidiens n'ont pu cacher une certaine déception et plusieurs titres des articles de la semaine en témoignent: «Le public reste sur sa faim» *Le Devoir*, 24/08/81), «Un film yougoslave sauve les festivaliers de la dépression» (*Le Devoir*, 27/08/81), «Christiane F. Un film décevant mais au succès quasi assuré» *La Presse*, 29/08/81). Cependant ils ne sont pas allés très loin sur cette piste et le cas de Fassbinder, entre autres, est fort intéressant à cet égard. Presque tous les critiques québécois ont parlé de la tendance du réalisateur allemand à présenter le fascisme avec complaisance, mais ils se sont vite rattrapés en parlant de son style personnel et caetera. Et quand le tout dernier Fassbin-

der, son *Lola* encore «saignant» tellement il était frais (dixit Louis-Guy Lemieux), a été présentée en première, nos critiques se sont encore retranchés derrière leur style journalistique. Selon eux le système de traduction était tellement mauvais qu'il était difficile de porter un jugement, mais que ce serait sûrement une oeuvre jugée importante et encore et caetera.

En marge du Festival

Au cours de la semaine, le nouveau président de l'Institut québécois du Cinéma, Claude Godbout, s'est lui aussi manifesté. Alors qu'il accordait une entrevue à Richard Gay (*Le Devoir*, 29/08/81), il disait de façon assez directe ce qu'il pense de ceux qui oeuvrent en faveur d'un cinéma indépendant: «L'Institut est l'objet de toute une gamme de demandes: il y a ceux qui travaillent à un cinéma plus commercial, ceux qui font une démarche d'auteur et ceux qui font ça pour du développement personnel, pour se valoriser. Ceux-là pourraient faire tout aussi bien du yoga, ce qui serait peut-être plus utile.» Donc selon Godbout, ceux qui ne recherchent ni les profits ni la célébrité devraient se tenir loin du cinéma. Peut-être bien sans s'en rendre compte, écarte-t-il ainsi tous ceux dont le but premier est de faire des films intéressants...

Godbout dit aussi qu'on devrait sortir du documentaire et faire plus de fiction. Doit-on comprendre qu'il s'agit d'adopter une forme plus accessible ou d'amputer de nos films toute réflexion sur le réel? Enfin il souligne qu'il y a un grave problème d'argent actuellement; il manque d'investissements et le marché n'est pas assez développé. Alors est-ce qu'il faut subventionner le Festival des Films du Monde jusqu'à ce que son «marché du film» surpasse ceux de Cannes et de Los Angeles?

À la Conférence internationale de l'Industrie Cinématographique et Télévisuelle qui est greffée au Festival, des représentants français et suédois ont fait valoir que l'État a un rôle important à jouer dans la protection du cinéma national parce qu'il est un aspect de la culture nationale. En Allemagne par exemple, on prélève une partie des recettes du box offi-

ce pour financer la production nationale. Ainsi une partie des profits faits en Allemagne par *Apocalypse Now* pourra servir à financer les Fassbinder. Mais avant de vouloir appliquer ça au Québec, il ne faudrait pas oublier que si l'Allemagne tient tête aux États-Unis, c'est qu'elle est la puissance économique la plus forte de l'Europe en ce moment.

Il n'est pas de solution unique, mais une question s'impose: pourquoi donner tant à ce festival en particulier?

Un début de contestation organisée

Le 17 juin sur la rue St-Denis à Montréal, des cinéastes projettent leurs films sur les murs blancs de la discothèque Chez Achille, en signe spontané de protestation, face à l'absence du cinéma québécois sur nos écrans. La police intervient et arrête quatre personnes qui subiront bientôt leur procès sous des accusations diverses.

Le 20 août un groupe d'une quarantaine de cinéastes manifestent leur opposition à la tenue



Janou St-Denis lisant le texte d'appui à la manifestation.

du Festival des Films du Monde. Ils profitent de l'ouverture du Festival pour lire un texte revendicatif et montrer à tous la caméra touchée au coeur par la flèche dollar, symbole de la création asservie au profit.

Suite à la manifestation d'opposition au Festival, un texte d'appui est produit et signé dans la semaine par plus d'une centaine de cinéastes.

Le texte en question a été publié dans *La Presse* et *Le Devoir* du vendredi 28 août avec

une liste de cinéastes signataires. (La liste de signatures figure dans *La Presse* seulement, *Le Devoir* l'ayant omise. En passant, j'invite Louis-Guy Lemieux à consulter le texte des cinéastes, ainsi que la liste des signataires afin qu'il connaisse au moins quelques-uns des «grippés chroniques».)

Le point de vue exprimé par les «cinéastes en colère», comme ils se nomment eux-mêmes, comporte deux points essentiels. D'une part dans la situation économique précaire actuelle, les argents alloués par l'État pour le cinéma devraient servir à «...développer notre jeune cinématographie, à accroître notre participation à des événements culturels et cinématographiques (ici et ailleurs) non-compétitifs basés sur l'existence des cinémas nationaux et à consolider les outils en place.» D'autre part concernant le type de cinéma à développer: «Nous sommes pour une ouverture sur le monde mais nous ne cautionnerons pas par notre silence ancestral ou notre abject laisser-faire tous ces futurs festivals qui n'auront jamais aucun rapport avec notre réalité. Nous ne sommes pas à ce point insensibles au mépris, chers organisateurs, et veuillez croire que

ma national». En effet, il ne s'agit peut-être plus de la réalité recouverte par l'expression «jeunes cinémas nationaux» née dans les années soixante. Il y a peu de créateurs qui souhaitent se départir de la censure hollywoodienne/internationale pour la remplacer par une censure nationale. Tenir tête à l'impérialisme culturel américain, ça va de pair avec une vive opposition aux conditions de production et de distribution de plus en plus contraignantes, au Québec ou ailleurs.

La question des rapports entre cinéma institutionnel et cinéma parallèle ou indépendant devrait aussi être à l'ordre du jour. Il n'est pas sûr du tout que les gens intéressés à faire et à diffuser un cinéma indépendant tiennent tellement à la marginalité dans laquelle on les confine. À preuve, certaines structures de représentation comme l'AVECQ (Association Vidéo et Cinéma du Québec), née en 1980 et regroupant des organismes de cinéma sans but lucratif de tous les secteurs, ou encore l'ACPQ (Association des Cinémas parallèles du Québec), qui tenait son deuxième congrès en mai cette année. Les expressions «indépendant» ou «parallèle», sont issues d'une impossibilité de loger dans des moules trop étroits et non d'une volonté de fonctionner à tout prix en dehors du circuit. Le problème vient trop souvent d'une rationalisation à sens unique pratiquée par l'État au détriment de la diversité. Encore un exemple, le concours institué par l'Institut québécois du Cinéma en collaboration avec Radio-Québec, permettant à six auteurs chaque année de réaliser un film de fiction de 28 minutes, avec un budget déterminé à l'avance. Si c'est une tendance qui se confirme, ça nous amènera très vite à un contrôle qui limitera les possibilités d'expression des cinéastes.

La cinématographie au Québec est très jeune et son système d'organisation sera encore maintes fois remodelé. En cours de route ceux qui croient encore que le cinéma peut aider à «comprendre le monde pour le transformer» sont mieux d'y voir, avant de se faire mettre au rancart. Dans cette optique, la manifestation d'opposition à la 5^{ème} édition du Festival des Films du Monde devrait être entendue comme un cri de ralliement.

Gérald Baril